FEUILLE DE L'AVENIR.

NOUVELLES-ORLEANS, 10 NOVEMBRE 1860.

LES BARBISTES DE LA FORÊT NOIRE.

(Suite.)

LE MENDIANT.

Nous ne sommes pas à Mordanstein, ici, mon vieux père Gaspard, lui dit-il, et je ne te conseille pas de venir de ce côté-ci. Tu n'en serais pas quitte à si bon marché ce soir que la première fois. Tu dois bien savoir que, dans ce pays, le bonheur ne se partage point. Le maître de la maison ou jour-là, n'aperçoit jamais le vieillard dans la forêt.

—Que veux-tu dire, misérable! balbutia le vieillard tout en cherchant à prendre son chemin en avant.

—Je veux dire, répondit l'homme à la bonne, en poussant le crosse de son fusil dans la rosée, qu'il y a bien jours où tu ne verras Mordanstein en chair et os, et que, si mon ami Jacques, qui a pris la porte, d'ignorant que cette porte était ouverte et fermée aux malheureux. Je menais par la main un aveugle à qui la voisine—une pauvre femme—avait donné un morceau de pain noir; c'était celui qu'elle mangeait. Toi, tu ne veux pas regarder par les guichets et tu m'as ordonné de chasser ces gueux.

—Et j'avais bien raison! Je n'aime pas voir rôder les vagabonds autour de mon honnête logis.

—Or, comme au lieu de l'obéir, pourvoirie le mendiant impassible, je m'étais mis sur les marches de ta maison, et, ne savant mêmement le porte, en, comme un lâche, on lesquel sur nous tous chiens, qui m'a mordu à la jambe qui a volé le pain de l'aveugle. C'est en crime devant Dieu, cela, Gaspard. Je t'apporte à travers ton grillage de fer. Tu rials en voyant la bête affamée dévorer le pain du pauvre petit qui pleurait. Ce jour-là j'étais le plus fidèle. Maintenant je suis le plus fou. Voyez-moi, tu m'enfermes dans ta cave, tu m'ôtes mon fusil, tu me jetes au cachot, tu me coupes trois fois par jour, tu me coupes trois fois par jour, tu me coupes trois fois par jour